

*Les AMOURS
de DIDON et ENÉE*

LYCÉE AUGUSTE RODIN
19 rue Corvisart, 75013 Paris
2011-2012

Les AMOURS
de DIDON et ENÉE
Chant IV de l'Enéide de Virgile

vues par
Vénitien AUDRAS
Jean BESNIER
Grégoire BOHL
Pierre-Jean CORDEBAR
Laure EVRARD
Mélodie FRENC
Julie-Loan GOURAND
Alice MARIETTE
Raphaël MESHAKA
Clara MICHALLET
Paya NDIAYE
Guionne de la ROCHEBROCHARD
Christophe SAMIER
Rachel SOUBEYRAN
Cléa TOULEMON
Yohan VUILLOD
Victor ZETLAOUI

Professeur de lettres
FLORENCE NOUILHAN

Intervenante artistique
HANNA ZAWORONKO-OLEJNICZAK - photographe



LA COMPLAINTE DES AMOURS MORTES

« Les amours mortes se réveillent à la pelle du souvenir. »

Nec procul hinc partem fusi monstrantur in omnem lugentes campi.

Et partout, près d'ici, où le regard se porte S'étend
à l'infini le champ des amours mortes.

Enée a consulté la Sibylle de Cumès. Certain qu'il pourra s'établir au Latium, il lui demande de descendre aux Enfers revoir son père Anchise. Et là, au milieu des ombres silencieuses de ces femmes mortes d'amour, il rencontre le fantôme de Didon, errant dans la forêt. Didon, qui répond aux larmes d'Enée par un silence farouche. Victime d'un destin contraire et jouet des dieux cruels.

Comme ils sont loin, ces accents déchirants du chant VI de *l'Enéide*, comme ils sont loin du chant d'amour du chant IV. Comme ils semblent loin, dans le monde d'aujourd'hui, au temps des amours tarifées des séries télévisuelles et de l'exhibition des sentiments érigés en dogme dans l'impudicité vulgaire des magazines et des shows. Comme il semble loin le temps où les vers de Virgile ou ceux d'Homère éveillaient des échos dans le cœur des lycéens.

Et pourtant... Et pourtant, un professeur de latin - mais oui, il y en a encore - a réussi à faire partager sa passion pour la Rome antique, ses écrivains et sa langue, à une poignée de jeunes latinistes - mais oui, il y en a toujours - de seconde d'un lycée parisien. Elle a choisi, pour faire éclater au grand jour une telle singularité, de mettre en images avec une photographe les Amours de Didon et d'Enée, ce chant IV qui commence en chant nuptial et se termine en chant funèbre.

Encore fallait-il trouver la forme appropriée : entre la rusticité de la bande dessinée et la complexité du film, elle a préféré la photographie. Une sorte de roman-photo qui rend le son nostalgique et fané de ces ciné-romans à la touchante naïveté qui racontaient et montraient à la fois. Mais le dessin/dessin s'est voulu ici plus près de la luxuriance lyrique du texte. Dont les accents sont scandés par des portraits de latinistes. Qui, par la parure, la coiffure, le maquillage, le regard, semblent à la fois incarner les personnages virgiliens et, en même temps, rêver sur un ailleurs que seule, dans notre siècle de fer, l'Antiquité peut apporter. C'est, du moins, mon opinion et je la partage.

Que peut-on souhaiter à ces jeunes latinistes, parmi lesquels j'ai reconnu l'un des miens, sinon une vie portée par l'amour des textes et la grandeur des sentiments ? Que peut souhaiter un latiniste au soir de sa vie à une autre latiniste, jeune et talentueuse, sinon de garder son enthousiasme intact et de le faire de nouveau partager ?

Par une autre ballade des amants du temps jadis, Hélène et Pâris, Antoine et Cléopâtre, Titus et Bérénice et tous ceux dont l'immortalité n'est assurée que par le souvenir des amoureux de l'Antiquité ? Pourquoi pas ? L'enthousiasme est une lumière qui s'use quand on ne s'en sert pas...

Claude Aziza,

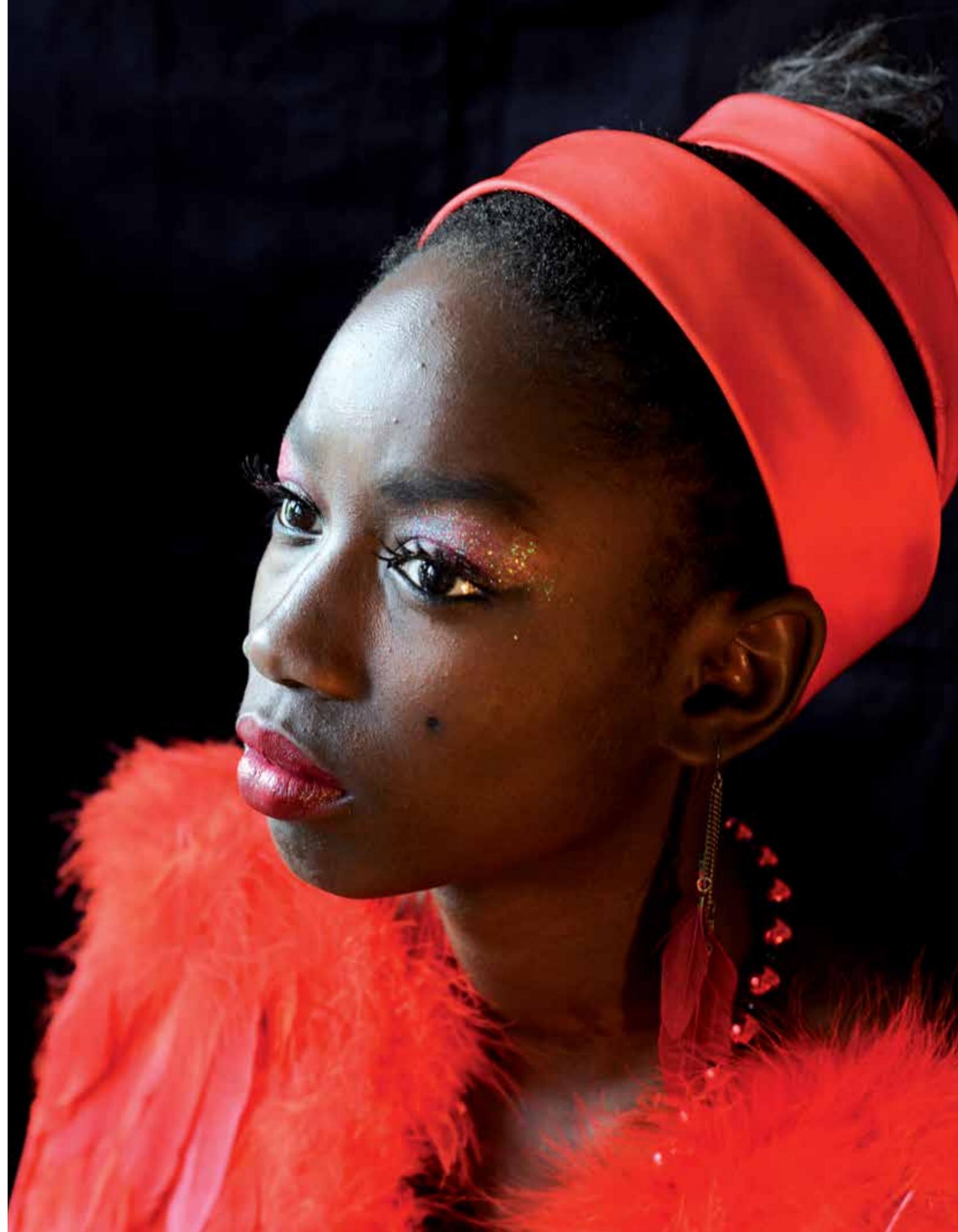
Université de la Sorbonne Nouvelle

*At regina gravi iamdudum saucia cura
volnus alit venis, et caeco carpitur igni.*

*Mais la reine, depuis longtemps blessée par un pénible mal d'amour,
nourrit la blessure dans ses veines et se consume en un feu secret.*

Traduction de Paya Ndiaye

Mais la reine, blessée par l'angoisse oppressante de l'amour, entretient son mal en ses veines, se consume en un feu secret. Sans cesse lui reviennent à l'esprit la grande valeur, l'immense prestige de la race du héros, dont les traits et les paroles restent fixés en son cœur ; l'inquiétude ne laisse point à ses membres la douceur du repos.





Sic unanimam adloquitur male sana sororem.

Ainsi, l'esprit égaré, elle s'adresse à sa sœur sa moitié.

Traduction de Rachel Soubeyran

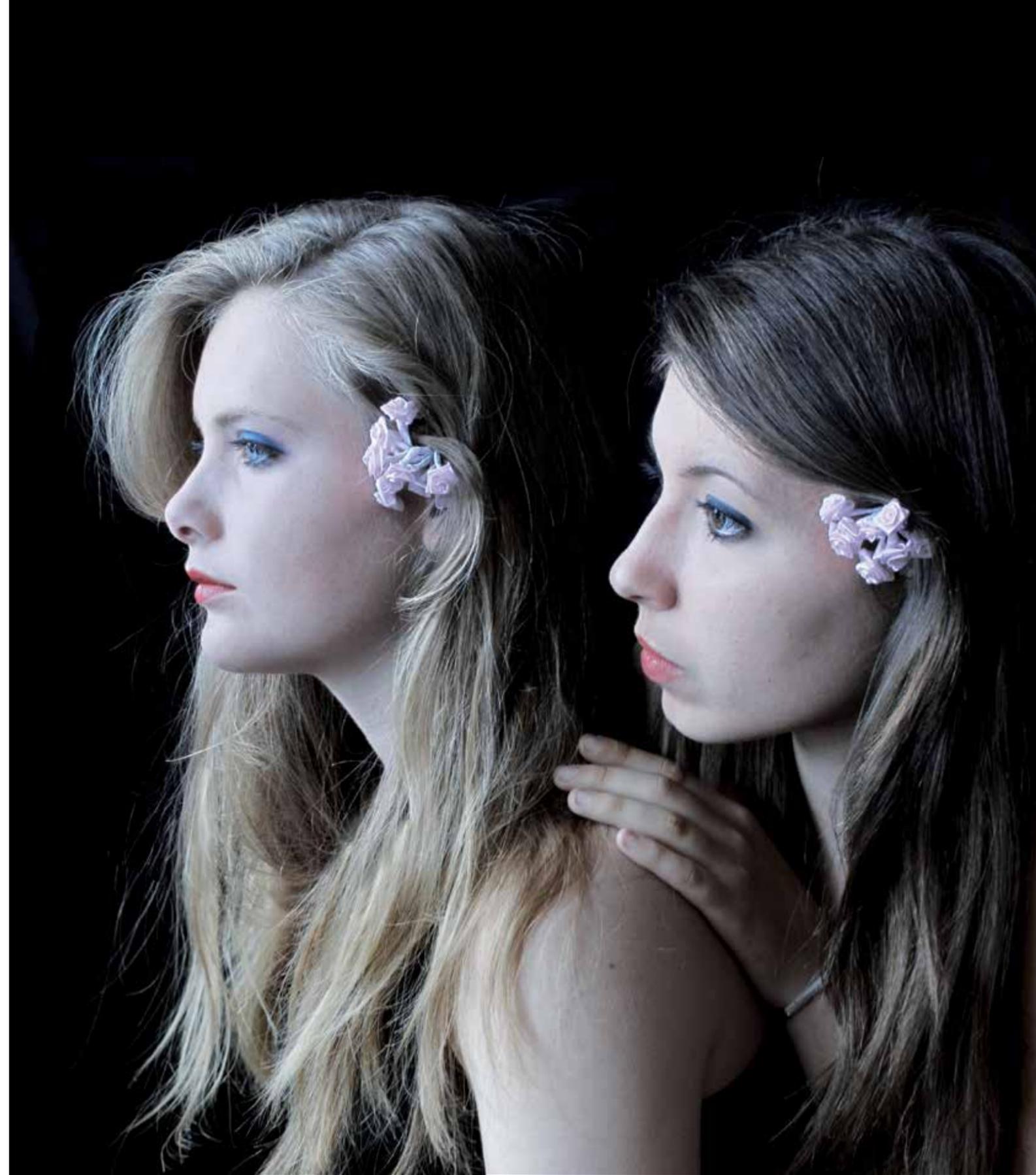
L'Aurore suivante parcourait la terre portant le flambeau de Phébus ; elle avait à peine chassé du ciel les ombres humides que, l'esprit égaré, Didon s'adresse ainsi à sa soeur, son intime confidente : « Anne, ma soeur, des songes terrifiants me laissent perplexe ! Tu vois cet hôte qui vient d'entrer en nos demeures ! Quelle noblesse il porte sur son visage, avec ce coeur vaillant et ces faits d'armes ! Il est de la race des dieux, je le crois vraiment, et je ne me trompe pas ! La crainte dévoile les âmes viles. Mais lui, quels destins l'ont malmené ! Et les guerres qu'il nous a contées, vécues jusqu'à l'épuisement ! Si en mon coeur n'était arrêtée, fixe et irrévocable, ma volonté de ne m'unir à aucun homme dans les liens du mariage, depuis que la mort m'a déçue, me privant de mon premier amour, si je n'avais pris en horreur la couche et les torches nuptiales, pour lui seul peut-être aurais-je pu succomber à cette faute. Oui, Anne, je l'avouerai, depuis la mort du pauvre Sychée, mon époux, depuis que nos pénates furent éclaboussés par le crime de mon frère, lui seul a ému mes sens et ranimé mon esprit chancelant. Je reconnais les marques de la flamme ancienne. Mais je souhaiterais que la terre m'engloutisse en ses profondeurs, ou que Jupiter tout-puissant, de sa foudre, me conduise vers les ombres, les ombres pâles, dans l'Érèbe, et vers la nuit profonde, ô pudeur, avant que je t'outrage ou que je faillisse à tes droits. Celui qui le premier m'a unie à lui a emporté mes amours. Qu'il les garde avec lui et les conserve dans son tombeau ». Ainsi dit-elle, et les larmes jaillissaient, inondant les plis de son corsage.

*Solane perpetua maerens carpere juventa
nec dulcis natos, Veneris nec praemia noris ?*

*Vas-tu consumer ta jeunesse, perpétuellement seule et triste et ne connaîtras-tu pas la douceur
des enfants et les plaisirs de Vénus ?*

Traduction de Rachel Soubeyran

Anne lui répond : «Ô toi, que ta soeur chérit plus que la lumière, vas-tu, amère, consumer ta jeunesse dans une perpétuelle solitude, sans connaître la douceur d'avoir des enfants et les faveurs de Vénus ? Crois-tu qu'en aient cure les cendres ou les mânes des disparus ? Soit : nul époux dans le passé n'a fléchi ta douleur, ni en Libye, ni auparavant à Tyr ; tu as dédaigné Iarbas et les autres chefs d'armées, que nourrit la terre d'Afrique, riche en triomphes : résisteras-tu aussi à un amour qui te charme ? Et ne songes-tu pas aux maîtres des terres où tu es installée ? Ici les villes des Gétules invincibles à la guerre, et les Numides sauvages, qui t'entourent, et la Syrte inhospitalière ; là, une région désertique, sans eau, et ces forcenés de Barcé se répandant au loin. Et que dire des guerres surgissant de Tyr et des menaces de notre frère ? Sûrement, je pense, ce sont les auspices des dieux et la faveur de Junon, qui ont dirigé la course des navires d'Illion, poussés par le vent. Toi, ma soeur, imagine quelle sera ta ville, et le royaume qui surgira d'une telle union ! Grâce à l'apport des armes troyennes, quels exploits grandioses rehausseront la gloire punique ! Demande simplement aux dieux leurs faveurs par des sacrifices efficaces, sois accueillante pour tes hôtes, énumère-leur les raisons de rester, tant que sur la mer sévissent le mauvais temps et le pluvieux Orion, que leurs bateaux sont mis à mal, que le ciel se montre intraitable».





*His dictis incensum animum inflammavit amore
spemque dedit dubiae menti, soluit pudorem.*

*Par ces mots, elle enflamma son cœur embrasé par l'amour, donna de l'espoir
à son esprit hésitant et dissipa sa pudeur.*

Traduction de Clara Michallet

Par ces paroles, elle embrasa le cœur de Didon d'un amour débordant, donna de l'espoir à son esprit indécis, et la libéra de sa pudeur. Elles vont d'abord vers les temples et à chaque autel implorèrent la bienveillance des dieux. Selon les rites, elles immolent des brebis de choix, âgées de deux ans, à Cérès législatrice, à Phébus et au vénérable Lyaeus, mais surtout, à Junon, qui veille aux liens du mariage. Didon la toute belle tient elle-même la patère en main et verse le vin entre les cornes d'une vache blanche. Devant les statues des dieux, elle se déplace autour des autels humides du sang des victimes. Elle recommence continuellement les offrandes, se penche avidement sur les poitrines béantes des victimes et consulte leurs entrailles palpitantes. Hélas ! Esprits ignares des devins ! Pour un être égaré par la folie, à quoi bon les vœux, les sanctuaires ? Entre-temps, la flamme dévore ses tendres moelles, et la blessure secrète vit dans sa poitrine. La malheureuse Didon brûle, et erre telle une folle à travers la ville ; on dirait une biche, atteinte par surprise dans les bois de Crète par la flèche d'un berger, qui de loin la poursuit de ses traits, et qui, sans s'en rendre compte, l'a blessée de sa pointe ailée : la biche s'enfuit et parcourt les forêts et les taillis de Dicté, tandis que le trait mortel reste fiché dans son flanc. Tantôt elle emmène avec elle Énée au centre des remparts, lui montrant fièrement les richesses de Sidon et une ville toute prête. Elle commence à parler, puis s'interrompt au milieu d'une phrase. Tantôt, à la tombée du jour, elle veut renouveler le banquet précédent, et, dans son délire, exige de réentendre le récit des épreuves d'Iliion, et à nouveau reste suspendue aux lèvres du conteur. Enfin, lorsque tous ont pris congé, qu'à son tour la lune pâlit et perd de son éclat, que les astres qui s'effacent invitent au sommeil, seule, dans sa demeure vide, elle se lamente, et se pose sur les lits désertés. Sans le voir, bien qu'absent, elle l'entend et le voit, ou bien, séduite par sa ressemblance avec son père, elle retient Ascagne sur ses genoux, comme si elle pouvait s'abuser sur un amour inavouable. Les tours commencées cessent de s'élever ; la jeunesse de s'exercer aux armes ; et tant dans le port que sur les travaux de défense règne un calme total : les travaux interrompus restent en suspens : hautes murailles menaçantes, et machines dressées jusqu'au ciel.



*Conubio iungam stabili propriamque dicabo,
hic hymenaeus erit.*

*Je les unirai dans un mariage stable et je la lui attribuerai en propre.
Ce sera leur hyménée.*

Traduction de Raphaël Meshaka

Dès qu'elle perçut que Didon était la proie de cette passion funeste, et que le souci de sa réputation ne refrénait pas sa folie, la chère épouse de Jupiter, la Saturnienne, aborda Vénus en ces termes : «Quelle gloire insigne, quel ample butin vous rapportez là, toi et ton fils ! Quelle grande puissance, bien digne de mémoire, si la ruse de deux divinités est venue à bout d'une femme seule ! Et je comprends tellement que tu aies redouté nos remparts, et tenu pour suspectes les demeures de l'altière Carthage. Mais quel sera le terme de cette lutte, où nous mènera-t-elle ? Pourquoi plutôt ne pas conclure une paix éternelle et des noces officielles ? Tu as obtenu ce que tu as souhaité de toute ton âme : Didon aime, se consume, et la folie l'a pénétrée jusqu'au fond des os. Dirigeons donc ce peuple en commun, et sous des auspices égaux ; qu'il soit permis à la reine de servir un mari phrygien, et de remettre entre tes mains les Tyriens, en guise de dot».

Vénus, qui avait compris que les paroles de Junon dissimulaient son propos de détourner vers les rives libyennes le royaume d'Italie, lui rétorqua en ces termes : «Qui pourrait être assez fou pour refuser pareille proposition ? Qui préférerait se mesurer à toi dans une guerre ? Pourvu du moins que le sort se conforme au fait que tu évoques. Mais, je me laisse mener par les destins, et doute que Jupiter veuille d'une ville unique pour les Tyriens et les exilés de Troie, ou approuve que leurs peuples se mêlent et se lient par des traités ? Toi, son épouse, tu peux chercher à toucher son esprit par tes prières. Va de l'avant ; je suivrai». Alors la reine Junon reprit ainsi : «Je me chargerai de cette affaire. Maintenant, approche-toi, que je t'explique brièvement comment le plus urgent pourra se réaliser. Énée et l'infortunée Didon se préparent à sortir ensemble en forêt pour une chasse, demain, dès qu'auront surgi les premières lueurs de Titan, et que de ses rayons il aura éclairé toute la terre. Moi, d'en haut, je ferai fondre sur eux un nuage noir, mêlé de grêle, pendant que les cavaliers s'affaireront à entourer les taillis de filets; avec des coups de tonnerre j'ébranlerai le ciel entier. Les gens de l'escorte fuiront alors en tous sens, couverts par une nuit opaque : Didon et le chef des Troyens échoueront dans la même grotte. Je serai présente et, si tu m'assures de ton consentement, je les unirai en un mariage stable et la lui attribuerai en propre. Ce sera leur hyménée». Sans s'opposer à sa demande, la Cythérée approuva, et sourit en imaginant ses ruses.

*Cui pharetra ex auro, crines nodantur in aurum
aurea purpuream subnectis fibula vestem.*

*Elle porte un carquois d'or ; ses cheveux sont retenus par un nœud d'or ;
la fibule qui retient son vêtement de pourpre est aussi en or.*

Traduction de Paya Ndiaye

Entre-temps se lève l'Aurore, qui a quitté l'Océan. Quand apparaît l'étoile du matin, une jeunesse choisie passe les portes ; filets à grandes mailles, pièges, épieux à large fer ; les cavaliers Massyles s'élancent, ainsi que les chiens au flair puissant. La reine, qui s'attarde dans sa chambre, est attendue à l'entrée par les plus nobles des Puniqes ; brillant sous l'or et la pourpre, son cheval est là piaffant, rongé avec ardeur son mors écumant. Enfin, elle s'avance, entourée d'une longue suite, vêtue d'une chlamyde de Sidon, à la frange brodée ; elle porte un carquois d'or ; un nœud d'or retient ses cheveux, et d'or aussi la fibule qui fixe son vêtement de pourpre. Arrivent ensuite les Phrygiens de l'escorte et Iule, qui exulte.





*Ipse ante alios pulcherrimus omnis
infert se socium Aeneas atque agmina jungit.*

*Énée lui, plus beau que tous les autres, s'associe à elle et rassemble
ses troupes avec les siennes.*

Traduction de Pierre-Jean Cordebar

Énée lui, plus beau que tous les autres, s'avance pour l'accompagner, et leurs troupes se rejoignent. Ainsi, lorsque Apollon déserte la froide Lycie et les flots du Xanthe pour visiter sa Délos natale, il organise des chœurs, et, mêlant leurs danses autour des autels, Crétois et Dryopes s'agitent, avec les Agathyrses au corps peints ; lui marche sur les crêtes du Cynthe ; d'une souple guirlande de feuillage, il retient ses cheveux flottants bien modelés, et y entremêle de l'or ; ses traits sonnent sur ses épaules : il marchait tout aussi énergique, Énée, au noble visage resplendissant d'une extraordinaire beauté. Lorsqu'ils arrivent en haut des monts, en des lieux jamais parcourus, ils aperçoivent des chèvres sauvages, délogées du sommet d'un rocher, et dévalant le long des crêtes ; d'un autre côté, des cerfs traversent en courant les campagnes découvertes ; dans leur fuite, ils se forment en troupes poussiéreuses et quittent les montagnes. Et le jeune Ascagne, sur son ardent coursier, au fond des vallées, se plaît à devancer à la course tantôt les chèvres tantôt les cerfs, mais de ses vœux souhaite rencontrer, parmi des animaux sans vigueur, un sanglier écumant, ou un lion fauve qui dévalerait de la montagne.

*Speluncam Dido dux et Troianus eandem
deveniunt, prima et Tellus et pronuba Juno
dant signum : fulsere ignes et conscius aether
conubiis, summoque ulularunt vertice nymphae.*

*Didon et le chef des Troyens arrivent dans la même grotte : d'abord,
la Terre et Junon qui préside aux hymens, donnent le signal.
Les feux et l'éther complice se mirent à briller et au plus haut de la grotte, les nymphes à hurler.*

Traduction de Raphaël Meshaka

Entre-temps, dans le ciel, un grondement intense commence à retentir ; puis survient un nuage, mêlé de grêle. Alors l'escorte des Tyriens, les jeunes Troyens et le petit-fils dardanien de Vénus prennent peur et cherchent des refuges un peu partout dans les champs ; des torrents dévalent des montagnes. Didon et le chef des Troyens aboutissent dans la même grotte. En premier lieu, Tellus, et Junon, qui préside aux hymens, donnent le signal ; les éclairs et l'éther complice ont brillé pour les noces, et en haut de la grotte, les Nymphes ont hurlé. Ce jour-là fut le premier qui causa sa mort et ses malheurs ; en effet, ni souci des apparences ni réputation ne lui importent, et Didon désormais n'envisage plus des amours furtives : elle parle de mariage, couvrant sa faute de ce nom.





*Illa Terra parens, ira inritata deorum
extremam ut perhibent Coeo Enceladoque sororem
progenuit, pedibus celerem et pernicious alis
monstrum horrendum, ingens, cui, quot sunt corpore plumae tot vigiles
oculi subter, mirabile dictu
tot linguae, totidem ora sonant, tot subrigit aures.*

*La Terre, sa mère, irritée par la colère des dieux, engendra, à ce qu'on raconte,
une dernière sœur pour Céos et Encélade : monstre horrible aux pieds rapides
et aux ailes légères, monstre énorme : autant il y a de plumes sur son corps
autant d'yeux qui veillent au dessous et, choses indicible, autant de langues,
autant de bouches qui résonnent et d'oreilles qui se dressent.*

Traduction de Guionne de la Rochebrochard

Aussitôt, la Renommée parcourt les grandes villes de Libye, la Renommée, de tous les maux le plus véloce : la mobilité accroît sa vigueur et la marche lui donne des forces ; petite d'abord par peur, elle s'élève bientôt dans les airs, et, tout en foulant le sol, tient la tête cachée dans les nuages. La Terre sa mère, par colère contre les dieux, l'a mise au monde pour donner, selon la légende, une dernière soeur à Céos et Encélade ; rapide car dotée de pieds et d'ailes agiles, monstre horrible, gigantesque ; autant porte-t-elle de plumes sur son corps, autant possède-t-elle sous ces plumes d'yeux vigilants (étonnant à dire !), autant de langues, autant de bouches sonnantes, autant d'oreilles dressées. La nuit, elle vole entre le ciel et la terre, grinçant dans l'ombre, et ne ferme point les yeux pour se livrer au doux sommeil; Le jour, elle guette, postée au sommet d'un toit ou sur de hautes tours, et sème la terreur dans les grandes cités, opiniâtre messagère d'inventions, de faux et de vérité. Elle se plaisait à répandre partout les propos les plus divers, et diffusait tout à la fois ce qui était et ce qui n'était pas arrivé : Énée, un homme né de sang troyen, est arrivé, et la belle Didon ne dédaigne pas de s'unir à lui ; maintenant, ils jouissent ensemble du long hiver, dans le luxe, oublieux de leurs royaumes, et prisonniers d'une passion honteuse. Ces vilénies, la déesse les répand partout sur toutes les lèvres.

*Protinus ad regem cursus detorquet Iarban,
incenditque animum dictis atque aggerat iras.*

*Sans s'arrêter, elle détourne sa course et se rend chez Iarbas. Elle embrase, par ses paroles,
l'esprit du roi et exacerbe sa rancœur.*

Traduction de Christophe Samier

Sur sa lancée, elle détourne sa course, arrive chez le roi Iarbas ; ses paroles lui embrasent l'esprit et accumulent en lui la colère. Ce fils d'Hammon et d'une nymphe enlevée au pays des Garamantes, avait élevé, dans toute l'étendue de son royaume, en l'honneur de Jupiter, cent temples immenses, cent autels, et lui avait consacré un feu perpétuel, éternel gardien des dieux. Le sol des temples était gras du sang des victimes, et leurs seuils fleuris de guirlandes variées. On raconte que Iarbas, l'esprit égaré et enflammé par cette amère rumeur, pria devant les autels, parmi les statues divines, en suppliant, les mains levées, invoquant longuement Jupiter : «Jupiter tout-puissant, à qui les Maurusiens offrent désormais, les libations lénéennes, quand ils banquettent sur des lits brodés, vois-tu ce qui se passe ? Ô père, sont-ils vains nos tremblements d'horreur lorsque tu brandis tes foudres, vains les éclairs dans les nuages qui terrifient nos esprits, inconsistants les grondements qui s'y mêlent ? Cette femme, qui errait sur notre territoire, a établi, à prix d'argent, une petite cité sur le bord de mer que nous lui avons donné à cultiver, en lui imposant les lois du lieu ; elle a repoussé notre offre de mariage, et a accepté ensuite Énée comme maître dans notre royaume. Et maintenant, ce Paris, avec sa suite d'efféminés, avec sa mitre de Méonie fixée à son menton et ses cheveux gominés, est maître de ce qui m'a été ravi : et nous, bien sûr, nous apportons à tes temples des offrandes et, pour rien, veillons à ta gloire». Tandis que Iarbas priait ainsi, tenant les autels de la main, Le Tout-puissant l'entendit ; il tourna ses regards vers les murs de la reine et vers les amants oublieux d'une plus haute gloire. Puis s'adressant à Mercure, il lui ordonne ce qui suit :

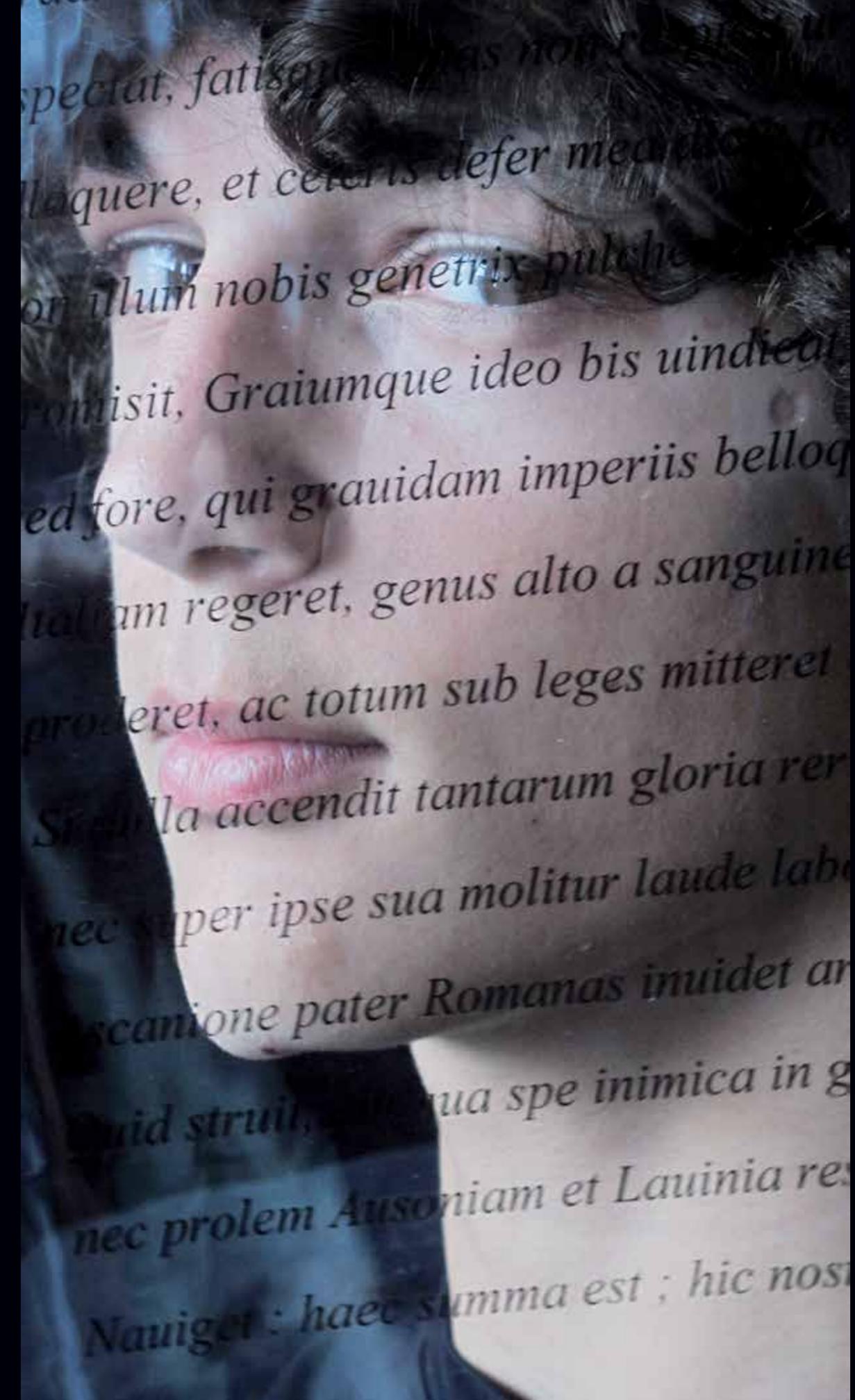


*Vade age, nate, voca Zephyros et labere pennis
Dardaniumque ducem, Tyria Karthagine qui nunc
exspectat, fatisque datas non respicit urbes
adloquere, et celeris defer mea dicta per auras.*

*Eh bien, va, mon fils, invoque les zéphyrs, glisse sur tes ailes et va t'adresser au chef
des Troyens qui paresse, en ce moment, dans Carthage la Tyrienne et néglige les villes
que le destin lui a données. Transporte mes paroles à travers les vents vifs.*

Traduction de Victor Zetlaoui

«Allons, va, mon fils, appelle les Zéphyrs et d'un glissement d'ailes, approche le chef dardanien qui s'attarde en ce moment dans la Carthage tyrienne, sans égard pour les cités qui lui sont destinées ; parle-lui, et traversant les souffles rapides, transmets-lui mes ordres. Sa mère, la très belle, ne nous l'a pas présenté sous ce jour, et ne l'a pas, par deux fois, soustrait aux armes des Grecs pour cela, mais pour être celui qui dirigera l'Italie, lourde d'empires à naître, et retentissante de bruits de guerre, celui qui perpétuera la race issue du sang noble de Teucer, qui soumettra à ses lois la terre entière. Si la gloire de réalisations si grandioses ne l'enflamme aucunement, et si, personnellement, il ne veut pas faire d'effort pour sa propre gloire, le père qu'il est va-t-il, jaloux, priver Ascagne de la citadelle de Rome ? Que trame-t-il ? Qu'espère-t-il à s'attarder dans une nation ennemie, sans souci de sa descendance ausonienne et des terres de Lavinium ? Qu'il prenne la mer ! Voilà, c'est tout ; maintenant, que ce soit notre message»





*Tali Cyllenius ore locutus
mortalis visus medio sermone reliquit
et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.*

*Après avoir parlé en de tels termes, le dieu de Cyllène abandonna son apparence mortelle
en plein discours et loin des regards humains, s'évanouit dans l'air léger.*

Traduction de Yohan Vuillod

Il avait parlé. Mercure se prépare à obéir à l'ordre du père souverain ; tout d'abord, il lace à ses pieds les talonnières d'or, dont les ailes le soulèvent dans les airs, et le portent par-dessus les mers ou les terres, à l'égal d'un vent rapide. Ensuite, il prend sa baguette : avec elle, il fait sortir de chez Orcus des âmes livides, en envoie d'autres dans le triste Tartare, donne et retire le sommeil, et dessille les yeux dans la mort. Avec elle, il guide les vents et traverse le tumulte des nuages. Et déjà, dans son vol, il distingue le sommet et les flancs abrupts du dur Atlas, qui soutient le ciel sur le sommet de sa tête, de l'Atlas, à la cime plantée de pins, ceinte éternellement de sombres nuages, battue par les vents et les orages, et couvert de neige déversée sur ses épaules ; des torrents dévalent du menton du vieillard, à la barbe raidie et hérissée de glace. C'est là que, déployant ses ailes, s'arrête d'abord Cyllénus ; puis, tête en avant, il plonge son corps entier vers les ondes, tel l'oiseau qui vole le long des côtes et rase le sol autour des rochers poissonneux qui bordent de la mer. Ce n'est pas autrement que volait entre ciel et terre vers le rivage sablonneux de Libye, fendant les vents, venant de chez son aïeul maternel, l'enfant du Cyllène.

Dès que ses pieds ailés eurent touché le sol carthaginois, il aperçut Énée fondant des tours et bâtissant de nouveaux toits. Il portait une épée à la garde constellée de jaspe fauve, et de ses épaules tombait un manteau de pourpre tyrienne, resplendissant, présents réalisés par la riche Didon, qui avait rehaussé la trame du tissu d'un mince fil d'or. D'emblée, il l'aborde : «Voilà maintenant que tu installes les bases de la fière Carthage, et qu'asservi à une femme, tu lui bâtis une cité magnifique ! Hélas ! Comme tu oublies ton royaume et tes intérêts ! Du haut et lumineux Olympe, le roi des dieux en personne, m'a envoyé vers toi, lui le Souverain qui plie sous sa loi le ciel et la terre. Il m'ordonne de t'apporter à travers les airs rapides ces recommandations : Qu'as-tu donc en tête ? Qu'espères-tu à rester oisif dans les terres de Libye ? Si la gloire d'accomplir de grandes choses ne t'émeut pas, [et si de plus, tu ne veux rien entreprendre pour toi-même,] pense à Ascagne qui grandit, et aux espoirs de Iule, ton héritier, à qui reviennent de droit le royaume d'Italie et la terre romaine.» Après avoir ainsi parlé, le dieu du Cyllène, en plein discours, abandonna son aspect mortel et, loin des regards humains, s'évanouit dans l'air léger.

*Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc
in partisque rapit varias perque omnia versat.*

*Et il partage son esprit rapide : penchant tantôt d'un côté tantôt d'un autre,
il l'entraîne vers des points de vue opposés et l'agite à travers toutes les directions possibles.*

Traduction de Vénitien Audras

Alors Énée resta sans voix, égaré par cette vision ; ses cheveux se dressèrent d'effroi, et sa voix s'étrangla dans sa gorge. Il brûle de s'en aller, de fuir, et de quitter ce séjour de douceur, atterré par un avertissement si impérieux des dieux. Hélas, que faire ? En quels termes osera-t-il affronter la fureur de la reine ? Quelle entrée en matière choisir ? Son esprit rapide, emporté tantôt ici, tantôt là, est tiraillé entre divers partis, qu'il tourne et retourne en tous sens. Hésitant, il prend la décision qui lui semble la meilleure : il convoque Mnesthée, Sergeste, et le vaillant Séreste. Qu'en silence, ils équipent la flotte et rassemblent leurs compagnons sur le rivage ; qu'ils préparent les armes, et dissimulent la raison de ce changement de plan. Lui, entre-temps, puisque l'excellente Didon ignore tout et ne s'attend pas à la rupture de telles amours, il tentera de l'approcher, au moment le plus approprié, et avec une adresse adaptée aux circonstances. Tous aussitôt, tout heureux, s'empressent d'obéir et d'exécuter les ordres.



*Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
posse nefas, tacitusque mea decedere terra ?*

*Tu espérais encore pouvoir, perfide, dissimuler un aussi grand crime
et en silence, t'éloigner de ma terre ?*

Traduction de Cléa Toulemon

Mais la reine (qui pourrait tromper une amante ?) a pressenti la ruse, et, la première, a compris les mouvements qui se préparaient, anxieuse même quand tout était calme. Hors d'elle, elle a appris par la même impie Renommée que la flotte est équipée, prête au départ. Incapable de se dominer, déchaînée, en proie à un délire bachique, elle parcourt la ville, telle une bachante excitée par les objets sacrés qu'on brandit, lorsque, au cri de Bacchus, les orgies triennales l'aiguillonnent et que le Cithéron lance ses appels nocturnes. Enfin, elle prend les devants et interpelle Énée : «Perfide, as-tu espéré aussi qu'il était possible de dissimuler pareil forfait et de quitter mon pays sans un mot ? Ni notre amour, ni nos promesses de jadis, ni Didon, qui va mourir d'une mort cruelle, rien donc ne te retient ? Et de plus, tu te hâtes d'appareiller en plein hiver et d'affronter la haute mer parmi les Aquilons, ô cruel ? Eh quoi ? si tu n'étais pas en quête de terres étrangères et de demeures inconnues, si l'antique Troie restait debout, ta flotte chercherait-elle Troie à travers l'océan houleux ? Est-ce moi que tu fuis ? Je t'en prie, par mes larmes, par ta main droite, (puisque il ne reste rien d'autre à la malheureuse que je suis), par notre union, par notre hyménée commencé, si j'ai mérité quelque gratitude, si en moi tu trouvas quelque douceur, prends pitié d'une maison qui s'écroule, et, je t'en supplie, s'il reste encore un accès aux prières, renonce à ta décision. À cause de toi, les peuples de Libye et les princes des Nomades me haïssent, les Tyriens me sont hostiles. À cause de toi aussi, ma pudeur s'est éteinte, avec ma renommée d'antan, qui seule me permettait d'approcher les étoiles. Je suis presque morte; à qui m'abandonnes-tu, mon hôte (puisque seul reste ce nom, au lieu de celui d'époux) ? Que dois-je attendre ? Que mon frère Pygmalion détruise mes remparts, ou que le Gétule Iarbas m'emène comme captive ? Ah si du moins j'avais conçu de toi un enfant, avant ta fuite, si sous mes yeux dans mon palais, jouait un petit Énée, qui, malgré tout, par ses traits, me rappellerait ton souvenir, non vraiment, je ne me sentirais pas tout à fait captive et délaissée».





*Sed nunc Italiam magnam Gryneus Apollo
Italiam Lyciae jussere capessere sortes.
Hic amor, haec patria est.*

*Mais maintenant c'est la grande Italie qu'Apollon de Grynium, c'est l'Italie
que les oracles de Lycie m'ont ordonné de gagner.*

Traduction de Vénitien Audras

Elle avait parlé. Lui, encore sous l'effet des ordres de Jupiter, tenait les yeux immobiles, s'efforçant de réprimer son angoisse au fond de son cœur. Finalement, il prononce quelques mots : «Pour ma part, ô reine, jamais je ne nierai les innombrables bienfaits que tu peux énumérer, et dont je te suis redevable ; jamais il ne me sera pénible de me souvenir d'Élissa, tant que je serai conscient et qu'un souffle animera mes membres. Pour ma défense, j'ai peu à dire. D'abord, je n'ai pas espéré comme un voleur dissimuler ma fuite (n'importe pas cela) ; jamais je n'ai prétendu aux torches nuptiales, et je ne suis pas venu pour contracter cette alliance. Si les destins me permettaient de mener ma vie à ma guise et de régler mes occupations à mon gré, en premier lieu, j'honorerais la ville de Troie et les cendres chéries des miens ; les hauts édifices de Priam subsisteraient, et pour les vaincus, j'aurais de mes mains posé les bases d'une Pergame renaissante. Mais maintenant, c'est la grande Italie qu'Apollon Gryneus, l'Italie que les sorts de Lycie m'ont ordonné d'atteindre ; voilà mon amour, voilà ma patrie. Si les tours de Carthage, si l'aspect de cette ville libyenne te retiennent, toi, une Phénicienne, pourquoi envier les Teucères de s'établir en terre d'Ausonie ? Nous aussi nous avons le droit de chercher un royaume étranger. Chaque nuit, quand les ombres humides recouvrent les terres, quand se lèvent les astres de feu, dans mon sommeil, l'image troublée de mon père Anchise m'admoneste et m'effraie ; mon fils Ascagne aussi, et l'injustice faite à sa personne chérie, que je frustre du royaume d'Hespérie et de terres prédestinées. Et maintenant, l'interprète des dieux, envoyé de Jupiter en personne (je le jure sur nos têtes), m'a apporté ses ordres au travers des souffles rapides : j'ai vu de mes yeux le dieu en pleine lumière, tandis qu'il entrait dans ces murs, et sa voix a pénétré au fond de mes oreilles. Cesse de nous enflammer toi et moi, par tes plaintes ; Ce n'est pas de plein gré que je rejoins l'Italie.»

*Sequar atris ignibus absens
et, cum frigida mors anima seduxerit artus
omnibus umbra locis adero. Dabis, improbe, poenas.*

*Absente, je te suivrai de sombres feux, et quand la mort glacée aura séparé mes membres
de mon âme, je serai là, en tous lieux, ombre omniprésente. Tu paieras, misérable !*

Traduction de Julie-Loan Gourand

Pendant qu'il parlait, elle s'était détournée depuis un moment déjà. Roulant les yeux en tous sens, et laissant errer sur toute sa personne ses regards muets, elle lui dit, transportée de fureur :

«Non, une déesse n'est pas ta mère ; Dardanus n'est pas l'auteur de ta race, perfide; c'est le Caucase, hérissé d'âpres rochers, qui t'a engendré, et ce sont les tigresses d'Hyrcanie qui t'ont tendu leurs mamelles. Mais pourquoi feindre ? À quel malheur pire m'attendre ? A-t-il souffert de mes pleurs ? A-t-il tourné ses regards ? Vaincu, a-t-il versé des larmes ou pris en pitié son amante ?

Que vouloir de plus encore ? Dès maintenant, la puissante Junon et son père Saturne ne nous regardent plus d'un oeil équitable. Nulle part la fidélité n'est assurée. Il était naufragé, démuné, je l'ai recueilli, et, dans ma folie, j'ai partagé avec lui mon royaume. Sa flotte en perdition, ses compagnons, je les ai soustraits à la mort (hélas, les furies m'embrasent, me transportent !):

voici Apollon l'augure, voici les sorts de Lycie, voici, envoyé par Jupiter lui-même, l'interprète des dieux apportant des ordres horribles à travers les airs. Sans doute est-ce là la tâche des dieux d'en haut, ce soin mis à tourmenter les gens paisibles. Je ne te retiens pas, ni ne réfute tes propos :

Va, rejoins l'Italie avec les vents ; cherche ton royaume au-delà des mers. Mais j'espère, si les dieux justes ont quelque pouvoir, que tu connaîtras, au milieu des écueils, le fond des malheurs, et que souvent tu évoqueras le nom de Didon. Absente, je te poursuivrai de sombres feux, et, lorsque la froide mort aura séparé mes membres de mon âme, je serai là, ombre présente en tous lieux. Tu le paieras, cruel! Je l'apprendrai ; la nouvelle m'en parviendra chez les Mânes infernaux». Sur ces paroles, elle s'interrompt en plein discours ; malade, le souffle coupé, elle se détourne, se soustrait à la vue d'Énée, qu'elle laisse plein de crainte, hésitant, préparant une longue explication. Des servantes la relèvent et la transportent défaillante vers sa chambre de marbre, où elles la déposent sur sa couche.





*Quosve dabas gemitus, cum litora fervere late
Prospiceres arce summa totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus aequor !*

*Quels gémissements poussais-tu lorsque tu apercevais au loin, du haut de ta citadelle,
le littoral en effervescence et que tu voyais, devant tes yeux, toute la plaine de la mer agitée par tant de cris !*

Traduction de Cléa Toulemon

Le pieux Énée désirerait apaiser la malheureuse et écarter ses tourments par des paroles de consolation. Et pourtant, avec force gémissements, le coeur chancelant d'amour, il obéit aux ordres des dieux et va inspecter sa flotte. En ce moment, les Teucères s'activent et tout le long du rivage tirent les hautes nefs. Les carènes ointes de poix flottent ; des forêts, on apporte des rames feuillues encore et du chêne qu'on ne dégrossit pas, dans la hâte de fuir. On pouvait voir des gens se déplaçant et accourant de toute la ville : on eût dit des fourmis, qui, se souvenant de l'hiver, pillent un immense tas de blé qu'elles mettent à l'abri ; leur noire colonne sillonne la plaine et transporte le butin dans l'herbe, sur un étroit sentier; les unes poussent de leurs épaules d'énormes grains de blé ; d'autres ferment les colonnes, fustigent les retardataires ; tout le sentier bouillonne d'activité.

Quels étaient alors tes sentiments, Didon, devant ce spectacle ! Comme tu gémissais, lorsque, du haut de la citadelle, tu apercevais au loin tout le rivage en effervescence, et que sous tes yeux, au bruit de la mer partout se mêlaient de si grandes clameurs ! Amour cruel, à quoi ne réduis-tu pas les coeurs des humains !

À nouveau, elle est forcée de recourir aux larmes, de réessayer les prières, et, en suppliante, de subordonner sa fierté à son amour. Elle ne veut pas mourir en vain, laissant une possibilité inexplorée. «Anne, tu vois cette agitation, tout autour du rivage : ils ont afflué de partout ; déjà les voiles invitent les brises, et, tout joyeux, les marins ont posé des guirlandes sur les poupes. Si j'ai pu m'exposer à une si grande douleur, ma soeur, je pourrai aussi la supporter jusqu'au bout. Mais, dans ma détresse, Anne, accorde-moi un seul service. Car pour toi seule, ce perfide avait de la considération, te confiant même ses sentiments secrets ; toi seule connaissais les bons moments et la manière tendre de l'aborder. Va, ma soeur, et, comme une suppliante, parle à ce fier ennemi : Moi, je n'ai pas avec les Danaens, juré à Aulis d'exterminer la race troyenne, ni envoyé de flotte contre Pergame ; je n'ai pas non plus enlevé les cendres ou les Mânes de son père Anchise : pourquoi refuse-t-il à mes paroles de toucher ses oreilles insensibles ? Où court-il ? Qu'il accorde cette dernière faveur à son amante, qu'il attende une fuite facile et des vents favorables. Je renonce désormais à notre ancien lien conjugal, qu'il a trahi ; je ne lui demande ni de se priver du beau Latium ni d'abandonner son royaume : je lui demande un tout petit moment, répit et espace accordé à ma fureur, le temps que ma destinée m'enseigne à pleurer ma défaite. Je lui demande cette ultime faveur (prends pitié de ta soeur), et, lorsqu'il l'aura satisfaite, ma mort la lui revaudra largement.»



*Sed nullis ille movetur
fletibus, aut voces ullas tractabilis audit
fata obstant, placidasque viri deus obstruit auris.*

*Mais lui, il ne se laisse émouvoir par aucune lamentation ; intraitable, il n'entend aucune parole.
Les destins s'y opposent et un dieu bouche les oreilles impassibles du héros.*

Traduction de Grégoire Bohl

Ainsi priait-elle ; et sa soeur, profondément triste, allait et venait, faisait part de ces pleurs. Mais lui, nulle larme ne l'ébranle ; intraitable, il n'écoute aucune parole ; les destins s'y opposent, un dieu fermant les oreilles du héros serein. Il est comme un chêne puissant, au tronc chargé d'ans, que les Borées des Alpes s'efforcent à l'envi d'arracher, soufflant en tous sens ; un sifflement s'élève, et, lorsque le tronc est ébranlé, les frondaisons du sommet jonchent le sol, mais l'arbre reste attaché aux rochers, et sa cime s'élève dans l'éther, aussi haut que ses racines plongent vers le Tartare : ainsi de toutes parts des paroles insistantes harcèlent le héros, dont le grand coeur est sensible aux souffrances ; son état d'esprit reste inébranlable, et en vain coulent les larmes.



*Maestam dictis adgressa sororem
consilium voltu tegit, ac spem fronte serenat.*

*S'adressant à sa sœur profondément affligée, elle dissimule son intention,
ne laissant rien paraître sur son visage et elle montre sur son front un espoir serein.*

Traduction de Julie-Loan Gourand

Alors, pitoyable, terrifiée par les destins, Didon appelle la mort, lasse de contempler la voûte du ciel. Comme une incitation à accomplir son dessein, à quitter la lumière, elle voit, en déposant ses offrandes parmi l'encens des autels, (c'est effrayant à dire !) la liqueur sacrée devenir noire, et le vin des libations se transformer en un sang de sinistre présage. Personne ne l'avait vu ; elle n'en dit rien à sa soeur. De plus, il y avait dans sa demeure, un sanctuaire de marbre dédié à son premier mari, qu'elle vénérât d'un culte admirable, l'ornant de toisons de neige et de guirlandes de fête : elle crut en entendre sortir des paroles, la voix de son époux l'appelant, lorsque la nuit obscure couvrait la terre ; souvent, il lui sembla que sur les cimes, un hibou solitaire égrenait les plaintes d'un chant funèbre, et que ses longs cris se muaient en pleurs. En outre, le souvenir terrible de maintes prédictions anciennes l'emplissent d'effroi. Énée lui aussi, le cruel, la poursuit dans ses songes délirants : elle se voit à jamais abandonnée, seule, suivant une longue route, toujours sans escorte, et à la recherche de ses Tyriens dans le désert ; ainsi, dans sa démence, Penthée voit la troupe des Euménides, et le soleil double, et Thèbes qui apparaît deux fois, ou, sur scène, le fils d'Agamemnon, Oreste, est en proie au délire, lorsqu'il fuit sa mère armée de torches et de noirs serpents, et que sur le seuil sont installées les Furies vengeresses. Dès lors, écrasée de douleur, Didon prit conscience de son délire et décida de mourir : aussitôt elle en régla le moment et la manière. S'adressant à sa soeur accablée, elle ne laisse rien apparaître de son plan sur son visage, son front affiche sérénité et espoir :

*Haec effata silet ; pallor simul occupat ora.
Non tamen Anna nouis praetexere funera sacris
germanam credit, nec tantos mente furores
concipit, aut grauiora timet, quam morte Sychaei :
ergo iussa parat.*

Ces paroles dites, elle se tait alors que la pâleur gagne son visage. Anna, pourtant, ne croit pas que, sous ses étranges rites, sa sœur dissimule son suicide ; elle n' imagine pas tant de folie dans son cœur ; elle ne craint pas de réactions plus graves que lors de la mort de Sychée. Elle exécute donc ces ordres.

Traduction de Mélodie Frenc

«Soeur chérie, (tu peux me féliciter !), j'ai trouvé le moyen qui me le rendra ou qui me délivrera de mon amour pour lui. Près des limites de l'Océan, où le Soleil se couche, il est un lieu, aux confins de l'Éthiopie, où le géant Atlas fait tourner sur ses épaules l'axe semé d'étoiles de feu : de là, une prêtresse massylienne vint se présenter à moi. Gardienne du temple des Hespérides, elle donnait au dragon sa pâture et veillait aux branches de l'arbre sacré, répandant des liqueurs de miel et le pavot porteur de sommeil. Elle prétend, par ses formules, libérer les coeurs de qui elle veut, mais aussi envoyer à d'autres coeurs de durs soucis, arrêter le cours des fleuves et faire reculer les astres. Elle fait surgir les Mânes nocturnes; tu verras la terre mugir sous ses pieds et les ornes descendre des montagnes. Je jure, soeur chérie, par les dieux, par toi-même, par ta tête aimée, c'est à contrecoeur que je recours aux arts de la magie. Toi, fais dresser secrètement dans palais, à ciel ouvert, un bûcher ; et les armes que cet impie a laissées accrochées dans ma chambre, tous ses vêtements, et le lit conjugal, qui causa ma perte, pose-les dessus : il me plaît de détruire tous les souvenirs de l'infâme : ce sont les directives de la prêtresse». Ces paroles dites, elle se tait, tandis que la pâleur gagne son visage. Anne pourtant ne croit pas que sa soeur, sous ces rites étranges, cache son suicide, et, loin d'imaginer si grande folie en son coeur, ne craint pas de réactions plus graves qu'à la mort de Sychée. Donc, elle exécute ses ordres.





Quid tum sola fuga nautas comitabor ovantes ?

Fuirai-je solitaire et accompagnerai-je ces marins triomphants ?

Traduction de Julie-Loan Gourand

Une fois l'immense bûcher de bois de pin et de chêne dressé à ciel ouvert, dans un endroit retiré, la reine tend la cour de guirlandes et de couronnes de feuillage funèbre ; sur le bûcher, elle pose les vêtements et le glaive qu'il a laissés, et sur le lit son effigie, bien consciente de ce qui va se passer. Autour se dressent des autels. La prêtresse, les cheveux défaits, d'une voix tonnante, appelle trois fois les cent dieux, et l'Érèbe et le Chaos, et la triple Hécate, les trois faces de la vierge Diane. Elle avait répandu aussi de l'eau symbolisant l'eau de l'Averne ; on fait chercher des herbes tendres, cueillies au clair de lune avec des faucilles d'airain, et gorgées du lait d'un noir poison. On cherche aussi, arraché au front d'un poulain nouveau-né, et enlevé prématurément à sa mère, un charme amoureux. Près des autels, offrant de la farine sacrée de ses mains purifiées, un pied dégagé de liens, la robe dénouée, Didon qui va mourir prend à témoin les dieux et les astres qui connaissent les destins. Ensuite, s'il existe une puissance préoccupée des amants désespérés, divinité équitable et douée de mémoire, elle l'invoque. C'était la nuit, et sur toute la terre, les corps épuisés cueillaient la paix du sommeil ; les forêts et les mers cruelles étaient au repos, au moment où les astres se retournent, au milieu de leur chute. Partout les champs se taisent : les troupeaux et les oiseaux bigarrés, les habitants des lacs aux étendues limpides et des épaisses broussailles dans les campagnes, se reposant la nuit dans un sommeil silencieux. [Ils allégeaient leurs soucis; leurs coeurs oubliaient leurs épreuves.] Quant à l'infortunée Phénicienne, jamais le sommeil ne la libère ; jamais la nuit ne vient visiter ni ses yeux ni son coeur : ses angoisses redoublent, et son amour, resurgissant, se déchaîne et l'entraîne sur les immenses vagues de la colère. À ce point, elle s'arrête, et agite ainsi ces pensées en son coeur :

«Et voilà, que faire ? Vais-je à nouveau connaître les moqueries de mes premiers prétendants, et demander, en suppliante, à m'unir aux Nomades, tant de fois déjà dédaignés comme maris ? Ou alors, suivre la flotte d'Ilion, et obéir aux pires volontés des Troyens ? Ne puis-je me flatter en effet de les avoir secourus naguère, et la gratitude n'existe-t-elle pas chez ceux qui se souviennent d'un ancien bienfait ? Mais, à supposer que je le veuille, qui le permettra ou accueillera sur ses fiers navires une femme haïe ? Ignorez-tu hélas, infortunée, n'as-tu pas encore conscience des parjures de la race de Laomédon ? Quoi alors ? Vais-je fuir seule et escorter ces marins triomphants ? Ou bien entourée des Tyriens et de toute mon armée, me laisserai-je entraîner, et ceux que j'ai à grand peine arrachés à la ville de Sidon, vais-je à nouveau les pousser sur la mer, et leur ordonner d'offrir leurs voiles aux vents ? Non, meurs plutôt comme tu l'as mérité, et mets fin à ta souffrance par le fer. C'est toi, ma soeur, toi la première qui, vaincue par mes larmes, chargeas ma folie de ces maux et me présentas à mon ennemi. Il ne m'a pas été donné de vivre irréprochable, en dehors du mariage, à la manière d'une bête sauvage, sans connaître de tels tourments ; je n'ai pas respecté la foi promise aux cendres de Sychée.» Si grandes étaient les plaintes qui s'échappaient de son coeur !

*Huic se forma dei voltu redeuntis eodem
obtulit in somnis, rursusque ita visa movere est.*

*Alors se présenta à lui, dans son sommeil, l'image d'un dieu lui réapparaissant
sous les mêmes traits et à nouveau il sembla l'avertir.*

Traduction de Jean Besnier

Quant à Énée, assuré désormais de partir, il sommeillait, en haut de sa poupe; tout était prêt déjà, selon les règles. Alors se présenta à lui, en songe, l'image du dieu revenant avec les mêmes traits, et qui à nouveau semblait l'avertir. En tous points semblable à Mercure, elle en avait la voix, le teint, les blonds cheveux et les membres éclatants de jeunesse. «Fils de déesse, peux-tu dormir, en un moment comme celui-ci ? Ne vois-tu pas les périls qui t'entourent désormais, pauvre fou, n'entends-tu pas les souffles favorables des Zéphyrus ? Sûre de mourir, Didon manigance en son coeur des ruses, un abominable sacrilège ; en elle se soulèvent des vagues de colère. Ne vas-tu pas fuir d'ici, en toute hâte, tant qu'il t'est possible de le faire ? Bientôt tu verras la mer agitée par les navires, tu verras luire les torches cruelles et bientôt aussi les flammes embraseront le rivage, si l'Aurore te trouve en train de musarder sur ces terres. Va-t-en donc ! Trêve d'atermoiements ! La femme est chose qui toujours varie et change !» Cela dit, il se mêla aux ténèbres de la nuit.

Énée, effrayé à cette apparition soudaine, s'arrache au sommeil, secoue ses compagnons, les pousse à aller de l'avant : «Éveillez-vous, mes amis, prenez vos postes de rameurs ; hâtez-vous, détachez les voiles. Un dieu, envoyé du haut de l'éther, me presse de hâter notre fuite et de trancher les câbles de nos amarres, et cela, pour la deuxième fois. Ô saint parmi les dieux, qui que tu sois, nous te suivons, et, avec joie, nous obéissons à nouveau à ton ordre. Assiste-nous, aide-nous dans ta bienveillance et emplis le ciel d'étoiles propices». Il parla, tira de son fourreau une épée brillante, en brandit la lame et trancha les amarres. Au même moment, tous ressentent la même ardeur ; on s'empresse, on se rue ; le rivage est déserté, la surface de l'eau disparaît sous les bateaux ; de toutes leurs forces, ils tourmentent l'écume et balaient les flots sombres.





*Non potui abreptum diuellerè corpus, et undis
spargere ? Non socios, non ipsum absumere ferro
Ascanium, patriisque epulandum ponere mensis ?*

*N'ai-je pu saisir son corps, le démembrer, le disperser dans les ondes ? N'ai-je pu exterminer
ses compagnons, Ascagne lui-même et le servir à manger à la table de son père ?*

Traduction de Guionne de la Rochebrochard

Et déjà sur la terre se répandait la nouvelle lumière de l'Aurore, qui délaissait le lit doré de Tithon. Quand de sa haute tour la reine vit poindre l'aube, et la flotte s'éloigner, en bon ordre, toutes voiles déployées, quand elle vit le rivage désert et le port vide, sans rameurs, trois fois, quatre fois, de la main elle frappa sa belle poitrine, arracha sa blonde chevelure et dit : « Oh, Jupiter, il va partir ! Cet étranger se sera moqué de notre royaume ? Ne va-t-on pas de tous les points de la ville prendre les armes et le poursuivre ? Ne va-t-on pas aussi faire sortir les navires des entrepôts ? Allons, hâtez-vous, incendiez, lancez des traits, pressez les rames ! Que dis-je ? Où suis-je ? Quelle folie altère mon esprit ? Malheureuse Didon, c'est maintenant que ces impiétés te frappent ? Tu aurais dû y penser lorsque tu lui donnais ton sceptre. La voilà la droiture, la Bonne Foi de celui qui, dit-on, porte avec lui les Pénates de sa patrie, et qui a chargé sur ses épaules son père, épuisé par les années ! Pourquoi n'ai-je pu saisir son corps, le mettre en pièces, et le disperser sur les ondes ? Anéantir par le fer ses compagnons, et Ascagne même, et l'offrir en pâture à la table paternelle ? En vérité l'issue du combat aurait été indécise. Soit ! De qui ai-je eu peur, puisque je suis résolue à mourir ? J'aurais porté des torches dans son camp, enflammé les ponts de ses nef, et exterminé le fils, le père, et leur race, et puis, je me serais immolée moi aussi, sur eux.

Soleil, qui éclaires de tes feux tout ce qui se fait sur terre, et toi, Junon, qui comprends et es consciente de mes angoisses, Hécate, que des hurlements invoquent, la nuit, aux carrefours des cités, et vous, Furies vengeresses et dieux d'Élissa mourante, acceptez ceci, tournez vers les méchants votre juste puissance, et écoutez nos prières. Si cet homme exécré doit toucher au port et atteindre sa terre, si les décrets de Jupiter l'exigent, si ce terme est fixé, qu'au moins, malmené par la guerre et les armes d'un peuple audacieux, banni de ses terres, arraché aux étreintes de Iule, il soit réduit à implorer secours et voie les siens mourir d'une mort indigne ; et lorsqu'il se sera rendu aux conditions d'une paix inégale, que jamais il ne jouisse de la royauté ni de la gloire escomptée, mais qu'il tombe avant le terme, sans sépulture, parmi les sables. Voilà ma prière, voilà le vœu ultime que j'exhale avec mon sang. Maintenant vous, ô Tyriens, exercez vos haines contre sa race et toute sa descendance, et adressez-les en offrande à mes cendres. Nulle amitié, nulle alliance n'existeront entre nos peuples. Lève-toi, inconnu né de mes os, mon vengeur ; par le feu, par le fer, poursuis les colons dardiens, maintenant, plus tard, à tout moment, quand s'y prêteront nos forces. Rivages contre rivages, flots contre flots, armes contre armes, c'est ma malédiction : qu'ils se fassent la guerre, eux et leurs descendants. »

*Urbem praeclaram statui ; mea moenia vidi ;
Ultra virum, poenas inimico a fratre recepi,
Felix, heu nimium felix, si litora tantum
Numquam Dardaniae tetigissent nostra carinae !*

*J'ai fondé une cité illustre ; j'ai vu mes fortifications se construire ; j'ai vengé mon mari ;
bien plus, j'ai puni mon frère ennemi. Heureuse, hélas trop heureuse si seulement les Dardiens
n'avaient jamais touché nos côtes !*

Traduction d'Alice Mariette

Elle dit, laissant ses pensées prendre toutes les directions, et cherchant à rompre au plus tôt sa vie, odieuse à ses yeux. Alors brièvement elle s'adresse à Barcé, la nourrice de Sychée, (car la sienne avait laissé sa cendre noire dans leur antique patrie) : «Ma chère nourrice, fais venir ici ma soeur Anne ; dis-lui de répandre en hâte sur son corps de l'eau vive, et d'amener avec elle les animaux et les offrandes prescrites. Qu'elle vienne ainsi, et toi aussi, couvre tes tempes d'une bandelette sacrée. Le sacrifice à Jupiter Stygien, que j'ai commencé selon les rites, j'ai l'intention de l'achever, de mettre un terme à mes souffrances, et de livrer aux flammes le bûcher avec l'effigie du Dardarien». Ainsi dit-elle. Et la nourrice, pleine de zèle, pressait son pas de vieille.

Mais Didon, que son dessein monstrueux agitait et rendait farouche, roulait des yeux injectés de sang; ses joues tremblaient, semées de taches ; toute pâle déjà de sa mort prochaine, elle se rua à l'intérieur de sa demeure, monta, égarée, en haut du bûcher, et dégaina l'épée du Dardarien, présent qui n'avait pas été sollicité pour cet usage. Alors, quand elle voit les étoffes d'Ilium et le lit familial, elle s'attarde un peu, pleurant et absorbée dans ses pensées ; puis, elle se jette sur la couche et énonce ces ultimes paroles : «Souvenirs, doux pour moi, tant que le voulurent les destins et la divinité, accueillez mon âme et délivrez-moi de mes souffrances. J'ai vécu, et achevé le parcours que m'avait accordé la Fortune ; maintenant une grande image de moi va s'en aller sous la terre. J'ai fondé une cité illustre, j'ai vu mes murailles dressées, j'ai vengé mon époux, et puni mon frère, mon ennemi. Que je serais heureuse, trop heureuse hélas, si les Dardiens avec leurs navires n'avaient jamais touché nos rivages ! Elle dit, et, pressant ses lèvres sur le lit : «Nous mourrons invengée» dit-elle, «mais mourons». «Oui, c'est ainsi que je veux rejoindre les ombres. Que du large le cruel s'emplisse les yeux de ce feu, que le Dardarien emporte avec lui le mauvais présage de notre mort.»



*Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit alto
ter revoluta toro est, oculisque errantibus
quaesivit caelo lucem, ingemuitque reperta.*

*Trois fois se soulevant, elle se redressa en s'appuyant sur son coude ; elle retomba trois fois
sur son lit ; elle chercha la lumière dans le ciel de ses yeux errants et elle gémit en la découvrant.*

Traduction d'Alice Mariette

Elle avait parlé, et les gens qui l'entourent la voient s'écrouler sous le fer, en plein discours, l'épée écumante de sang et les mains éclaboussées. Un cri monte jusqu'en haut des pièces : la Renommée comme une bacchante parcourt la ville stupéfiée. Des lamentations, des gémissements, et des hurlements de femmes retentissent dans les maisons ; le ciel résonne de plaintes terribles, comme si s'écroulaient Carthage tout entière ou l'antique Tyr, lors d'une invasion ennemie, comme si des flammes déchaînées s'enroulaient jusqu'aux faites des demeures et des temples. Sa soeur a entendu, et à bout de souffle accourt, agitée, effrayée, se lacérant le visage et la poitrine à coups d'ongles et de poings, elle se rue au milieu du groupe, en criant le nom de la mourante : «C'était donc cela, ma soeur ? Tu voulais me tromper ? Voilà ce que me préparaient ce bûcher, ces flammes et ces autels ? Abandonnée, que vais-je pleurer d'abord ? Dédaignais-tu, en mourant, d'avoir ta soeur pour compagne ? Tu m'aurais appelée à partager ton destin ! La même douleur, la même heure nous auraient emportées toutes deux par le fer. Mes mains ont-elles élevé ce bûcher, et ma voix invoqué les dieux de notre patrie, ô cruelle, pour que tu sois ainsi exposée sans moi ? Ma soeur, tu nous as détruits, toi et moi, le peuple et le sénat de Sidon, et ta ville. Donnez-moi de l'eau, que je lave ces blessures, et, si son dernier souffle erre encore, ma bouche le cueillera». Ayant dit cela, elle avait gravi les hautes marches, tenait dans ses bras sa soeur à demi-morte, la serrait sur son coeur, en gémissant, et de sa robe elle étanchait le sang noir qui coulait. Didon s'efforce de lever ses yeux lourds, puis défaille à nouveau, tandis que sifflait la blessure portée sous sa poitrine. Elle se souleva trois fois, et, appuyée sur le coude, se redressa ; trois fois aussi elle retomba sur le lit, chercha de ses yeux vagues la lumière du ciel, et gémit en la découvrant.





*Ergo Iris croceis per caelum roscida pennis
mille trahens varios adverso sole colores
devolat, et supra caput adstitit : «Hunc ego Diti
sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.»
Sic ait, et dextra crinem secat.*

*Ainsi Iris, aux ailes de safran, toute humide de rosée, déployant à travers
le ciel, face au soleil, mille couleurs variées, s'envole et se penche au-dessus de sa tête :
« Moi, sur ordre, j'emporte à Dis ce cheveu sacré et te libère de ton corps ».
Ainsi dit-elle et elle coupe le cheveu de sa main droite.*

Traduction de Laure Evrard

Alors Junon la toute-puissante, apitoyée par cette souffrance infinie et ce pénible trépas, dépêche depuis l'Olympe la déesse Iris, chargée de délivrer des liens de ses membres son âme en lutte. Didon ne mourait pas à cause du destin ni d'une mort méritée ; elle partait avant le terme, malheureuse, brûlant d'une folie subite ; c'est pour cette raison que Proserpine ne lui avait pas encore arraché de la tête le cheveu blond, ni voué celle-ci à l'Orcus stygien. Iris donc, avec ses ailes d'or, tout humide de rosée, tirant à travers le ciel, face au soleil, mille couleurs variées, s'envole, descend et s'arrête au chevet de Didon. «Moi, sur ordre, je porte à Dis ce cheveu sacré, et te détache de ton corps». Ainsi dit-elle ; de la main droite, elle coupe le cheveu et, au même instant, toute sa chaleur se dissipa et sa vie s'en alla dans le vent.

Ce projet artistique a réuni des élèves latinistes de Seconde et de Première.

Le livre IV de L'Enéide fut abordé dans le cadre de l'étude des grandes reines de la Méditerranée pour les uns, de la poésie amoureuse pour les autres. Chacun a lu, dans son intégralité, les amours de Didon et d'Enée et de nombreux exercices de version furent proposés aux élèves pour prendre connaissance de la difficulté ainsi que de la subtilité de la langue de Virgile. Puis, l'examen du texte fut suivi par des recherches iconographiques afin de mesurer combien cet auteur avait inspiré les artistes de tous les pays et de toutes les époques. Les élèves se sont interrogés alors sur la signification de chacune de ces interprétations du mythe. Enfin, Hanna Zaworonko, photographe, est intervenue en classe afin de permettre aux élèves de réfléchir à la manière dont ils imaginaient ces héros, leurs amours, leurs souffrances. Leur exposant le travail de quelques photographes professionnels tels Michal Batory ou Kimiko Yoschida, elle a cherché par là à libérer leur créativité et à leur ouvrir des pistes d'invention. Chacun s'est interrogé sur la façon de représenter la douleur, l'amour, la complicité, la tromperie, le regret, le sentiment du devoir, la présence du divin, la mer enfin au moyen de quelques accessoires ou d'un simple jeu de lumières.

Florence Nouilhan

HANNA ZAWORONKO-OLEJNICZAK artiste-photographe, reporter, éditeur, travaille en France et en Pologne sur les questions de la mémoire et de la «transmission» et dans le cadre de projets pédagogiques et artistiques.

Mise en page Hanna Zaworonko-Olejniczak

hanna.zaworonko@free.fr

Association Regards Multiples

www.regards-multiples.com

fl

